



Wachette

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

JULES GOURDAULT

L'ITALIE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4°

CONTENANT 450 GRAVURES

D'APRÈS LES DESSINS

DE MM. BAUERNFEIND, GERMAIN BOHN, ARTHUR CALAME, H. KAULBACH, F. KELLER ET AUTRES

Broché, 50 francs; — Richement relié, avec fers spéciaux, 70 francs.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

L'Italie, — terre antique et toujours jeune, — a été bien des fois décrite; mais, telle est la variété de ses aspects, l'abondance de ses richesses naturelles et artistiques, que les descriptions de ce beau pays se peuvent succéder à l'infini sans trop se ressembler. Sur un sol où tant d'âges se sont stratifiés en quelque sorte, le champ des études et des découvertes est inépuisable: c'est le palimpseste aux multiples surcharges, sous lesquelles on retrouve sans cesse de nouveaux et précieux linéaments.

Jusqu'au seizième siècle, l'Italie n'avait guère été visitée que par un petit nombre d'étrangers, privilégiés du rang ou de la fortune, et par quelques rares touristes amateurs, comme l'auteur des *Essais*, Michel Montaigne. Ce qu'on y allait voir alors, c'était avant tout Rome et les restes de l'antiquité païenne. D'ailleurs, la plupart des grandes villes de la Péninsule n'avaient pas encore toute leur splendeur architecturale, tous leurs trésors de tableaux, de statues, de décorations de toute espèce. Mais, après que la Renaissance, avec sa glorieuse pléiade d'artistes, eut accompli son œuvre féconde, — Saint-Pierre ne fut achevé qu'au dix-septième siècle, — l'Italie offrit un attrait de plus aux voyageurs. Malheureusement, à part les aventuriers à la solde des princes et la soldatesque des armées impériales ou françaises, — tous bans de visiteurs plus enclins à la pillerie qu'à l'admiration, — peu de gens pouvaient parcourir à l'aise cette contrée doublement classique.

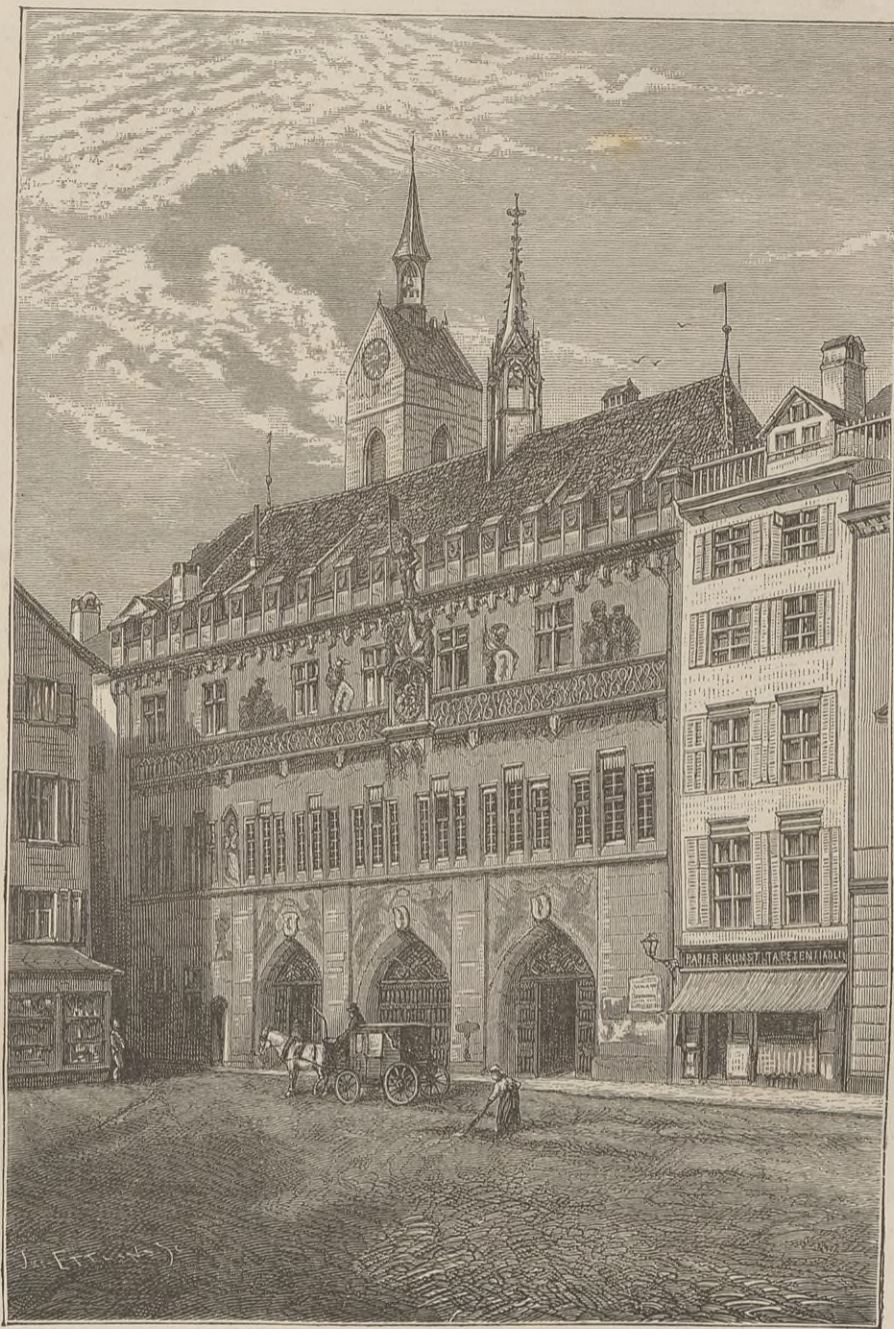
Par la voie de terre, il fallait aller à cheval; le trajet par mer, sur la felouque ou le brigantin, à la merci des tempêtes et des pirates, ne rappelait que trop les temps fabuleux de l'*Odyssée*; sans compter les déplaisantes nuitées dans d'abominables auberges, remplacées aujourd'hui presque partout par des hôtels excellents.

Au dix-septième siècle, cependant, le renom artistique de l'Italie était fait par toute l'Europe, et, dès cette époque, il existait tant en France qu'en Allemagne, une intéressante littérature de voyages, et notamment de voyages au delà des monts; je citerai seulement le *Fidus Achates* ou le *Fidèle Compagnon*, de Martin Zeiller. Cette vogue fut encore accrue chez nous, au milieu du siècle suivant, lors de la découverte d'Herculanum et de Pompéi, par les *lettres* si gaies et si spirituelles

(*Freimäurer, Steinmetzen*), très répandue en Allemagne, et dont les principaux centres étaient Strasbourg, Vienne, Cologne et Zurich. En Suisse, la loge maîtresse de Zurich avait pour subordonnées les loges de Berne, de Lucerne et de Bâle.

Le moment vint où la pensée individuelle se fit jour, où l'esprit humain, ayant acquis le sentiment de sa valeur propre, se prit à sourire de ce qu'il avait si longtemps adoré. De là ces figures grimaçantes, jeux de l'imagination la plus fantaisiste, qui couvraient les murs des cloîtres, des églises et des cimetières, et notamment ces images de la mort, qui nous montrent le hideux squelette entraînant, avec un rire moqueur et d'insultants sarcasmes, des personnages de toute condition, depuis le chef mitré de l'Église jusqu'au plus infime des mendiants.

Que l'idée première de ces *Danses des morts* ou *Danses macabres*, comme on les appela (1), ait été suggérée par les mascarades ou par la grande dépopulation qu'occasionnèrent les différentes pestes dont l'Europe eut, en ce temps, à souffrir, il est certain que ces peintures symboliques existaient avant le seizième siècle. Le couvent de nonnes de Klingenthal, au Petit-Bâle, fondé en 1274 par le noble *minnesinger* Walther de Klingen, semble avoir possédé la première représentation de ce genre, laquelle fut, dit-on, sauvée de l'oubli au dix-huitième siècle par le maître boulanger Büchel, qui la copia avec ses sentences rimées. Une *Danse*



BALE : HOTEL DE VILLE ET ÉGLISE SAINT-MARTIN.

des morts plus importante et plus célèbre, exécutée en mémoire de la peste qui désola Bâle en 1439, pendant que le Concile y était assemblé, se voyait encore au dix-huitième siècle sur le mur d'un cimetière de dominicains (*Prediger*) du Grand-Bâle. On ignore le nom de l'auteur de cette fresque, qu'à plusieurs reprises on avait retouchée, et dont il ne reste plus que des fragments.

J'ai déjà parlé de la similitude frappante qu'on remarque entre les peintures murales du palais épiscopal de Coire et les fameux dessins de Holbein, connus sous le nom d'*Images de la mort*, que la

(1) Ce nom de *danse macabre* paraît venir de celui du poète *Macaber* qui, le premier, traita ce sujet bizarre en vers allemands.

Wachet

gravure a tant popularisés. Une autre fresque de la même classe, dont il n'existe plus qu'une copie à la gouache exécutée en 1649, était celle que l'artiste bernois Nicolas Manuel, surnommé *Deutsch*, un contemporain et rival de Holbein, avait peinte également sur les murs du cimetière des Dominicains de sa ville natale. Il semble que, dans cette composition, Manuel se soit inspiré et de la fresque bâloise de 1439, et de diverses gravures sur bois du quinzième siècle. On connaît le cycle traditionnel de ces scènes,



BALE: ESCALIER DE LA SALLE DU CONSEIL.

où la mort, tour à tour sardonique et farouche, s'empare successivement de ses victimes, pour les jeter, d'une main implacable, dans le *brantle* final. Les additions que Manuel a faites à la série sont peu nombreuses; une cependant est à citer: c'est celle où la mort vient en rampant arracher son pinceau au peintre, lequel n'est autre que l'artiste lui-même. Ce détail nous indique déjà dans quel sens Manuel a renouvelé son sujet, et quel est le caractère tout particulier de sa verve dramatique. Effectivement, comme le dit un excellent critique, M. Eugène Müntz, « les motifs pris isolément n'ont plus ce caractère impersonnel que l'on remarque dans les danses macabres antérieures; chaque figure est fortement individualisée; on dit même que beaucoup d'entre elles sont des portraits. Ce qui est également

nouveau, c'est la variété des attributs de la Mort. Au lieu de prendre tout simplement la main des acteurs et de les inviter à la danse funèbre, elle aborde chacun d'entre eux d'une manière différente, en rapport avec son âge ou sa situation. Elle attire l'enfant à elle au moyen d'un sifflet, le cuisinier au moyen d'une cuiller. Le lansquenet est enlevé au moment où son valet lui apporte une oie et un poulet qu'il a volés. Au jurisconsulte, la mort se présente sous les traits d'un plaideur; au duc, sous ceux d'un page; au jeune homme, sous ceux d'un fauconnier. L'ironie devient surtout sanglante dans la représentation des personnages ecclésiastiques. Sur le trône du pape, on voit la scène de la femme adultère où le Christ reproche leur hypocrisie aux pharisiens, c'est-à-dire aux évêques. Pour



BASEL : COUR DE L'HOTEL DE VILLE.

emmener le patriarche, la mort lui met une corde au cou, comme s'il s'agissait d'un criminel vulgaire; elle joue du luth devant l'évêque, et caresse le menton de l'abbé, allusion aux mœurs amollies du clergé du temps. En résumé, Manuel et Holbein se sont servis des données anciennes pour créer une œuvre absolument nouvelle, tout imbue des aspirations du seizième siècle. Les compositions de ces deux grands artistes marquent d'ailleurs la dernière étape dans l'histoire des danses macabres. Après eux, ce sujet perd son importance et disparaît du domaine de l'art : c'est à peine s'il se maintient quelque temps encore, au fond des campagnes, dans d'informes gravures sur bois. »

La fameuse *Vierge* de Holbein, celle devant laquelle est agenouillé Jacques Meyer, le bourgmestre de Bâle, avec toute sa famille, est, on le sait, à Dresde; mais la ville rhénane possède de lui une collection d'œuvres telle qu'on n'en trouverait dans aucun autre musée de l'Europe; ce sont : la *Passion*, en huit parties, toile qui est réputée son chef-d'œuvre; le *Corps du Christ*, effrayant de vérité, et rendu, dit-on, d'après le cadavre d'un juif noyé; la *famille* du peintre, une *Lais*, une *Vénus*, et nombre de portraits : l'imprimeur *Froben*, *Amerbach*, le bourgmestre *Meyer* et sa femme, et trois *Érasme*.

On ne saurait dire au juste où est né ce grand artiste; tout ce qu'on sait, c'est que son père, Holbein l'*ancien*, qui était lui-même un peintre de mérite, était venu d'Augsbourg s'établir à Bâle avec sa famille en l'an 1507. Tout jeune encore, en 1519, Hans se fit recevoir dans la corporation des peintres de la ville, et dut acheter à cette occasion le droit de bourgeoisie. Sa réception eut lieu le 3 juillet 1520. L'année suivante, il fut chargé de décorer la salle du Grand Conseil, de préférence à d'autres artistes déjà fort en vue, tels que Hans Herbster, Gaspard Koch et Hans Ding. Il est vrai qu'il avait déjà produit et sa *Madone* et le portrait du bourgmestre Meyer.

Holbein resta à Bâle jusqu'à l'âge de trente ans, c'est-à-dire jusqu'en 1526, époque où, cédant aux sollicitations du consul anglais, le comte Arundel, il partit pour Londres, avec une lettre de recommandation d'Érasme. Les écarts de sa vie sont assez connus. En dépit de l'antique proverbe, fort oublié d'ailleurs des Confédérés : « *Viel trinken ist sauisch, landsknechtisch*, — beaucoup boire est d'un pourceau ou d'un lansquenet, » cet artiste aux inspirations tour à tour si nobles ou si gracieuses, si philosophiques ou si spirituelles, aimait à l'excès le vin et l'orgie, voire le gros vin et la grosse orgie. A la société des viveurs délicats, comme il n'en manquait point à Bâle, il préférait le commerce des gens les plus vulgaires. On le voyait attablé des journées entières dans les tavernes, et ce n'était que sous l'aiguillon de la nécessité qu'il reprenait parfois ses pinceaux délaissés.

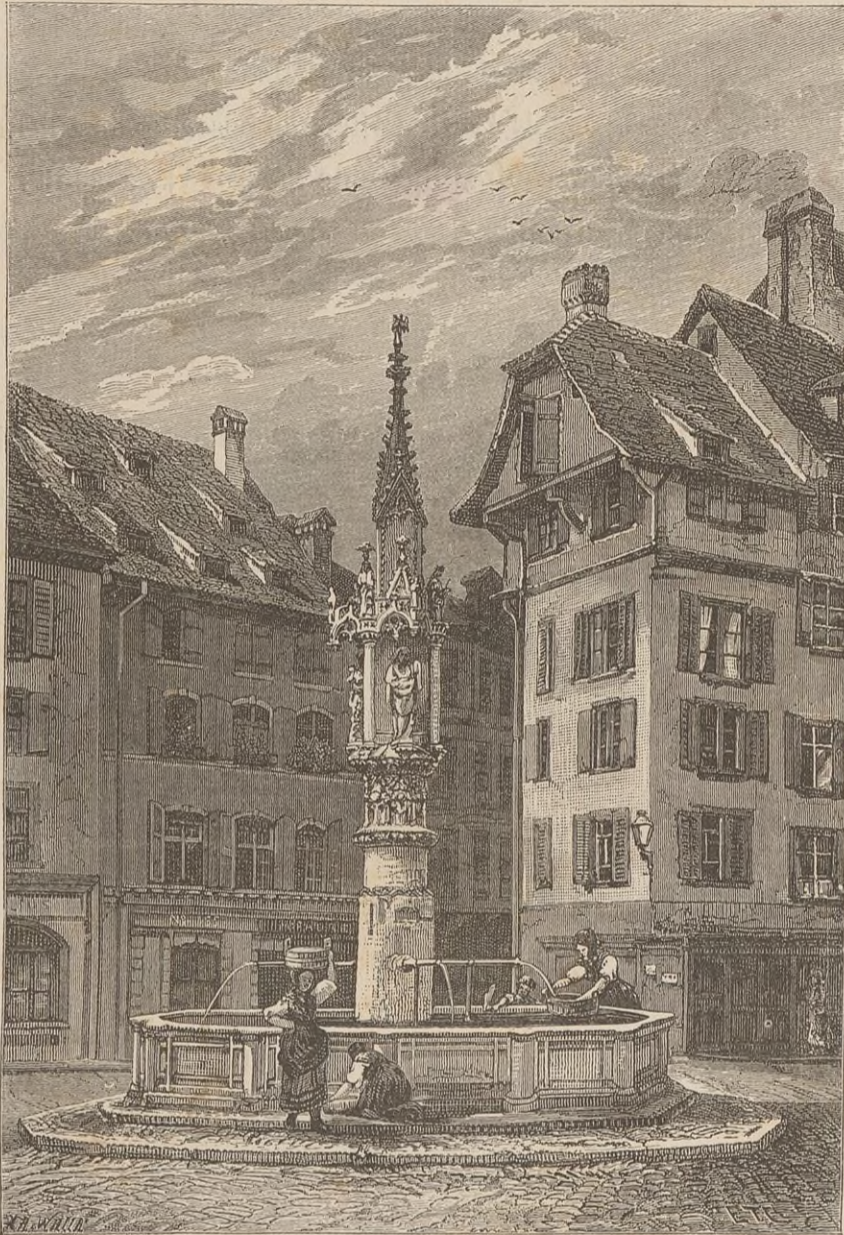
On raconte que, s'étant engagé à exécuter pour un riche bourgeois de la ville je ne sais plus quelle fresque de large dimension, il se trouva fort en peine de ne pouvoir accomplir ses stations habituelles au cabaret; à chaque instant son Mécène, qui était pressé d'avoir l'œuvre, venait le relancer parmi les flacons, et comme, malgré toutes les instances, l'artiste n'avancait guère en besogne, l'autre finit par déclarer qu'il ne lui donnerait point d'argent, s'il ne le voyait assidu à son atelier. Que fit Holbein? Au bord de l'échafaudage derrière lequel, en peignant, il était toujours caché à mi-corps, il représenta deux jambes pendantes qui étaient censées celles d'un homme assis. Le bourgeois, trompé par la vue de ce simulacre, se gardait bien de déranger le travailleur, et se retirait en disant : « Comme il pioche à présent! C'est moi pourtant qui l'ai habitué à cette régularité de séances! » Et pendant ce temps, Hans Holbein de boire et de chanter à son aise dans quelque tripot.

Un jour cependant l'inspiration jaillit pour lui de la débauche. Comme il rentrait au logis, sans un sou en poche, ayant tout laissé chez le cabaretier, il trouva devant lui sa femme éplorée, tenant dans ses bras un enfant rachitique, et par la main un autre marmot aux joues non moins amaigries par la faim, le tout formant une image de la misère suppliante qui avait quelque chose de navrant. Devant ce tableau, Holbein sentit s'éveiller, à défaut de remords, un sentiment de l'art qu'il ne put maîtriser : « Restez là, s'écria-t-il, et ne bougez pas ! » Il prit sa palette, ses pinceaux, et en quelques

instants, de ce groupe désolé, il tira la toile susdite de famille qui est au musée et qu'il est impossible de contempler sans éprouver une émotion attendrie.

Holbein, à Londres, reçut un accueil extrêmement flatteur du célèbre chancelier Thomas Morus. Le roi Henri VIII ne fut pas en reste : il voulut le traiter magnifiquement, et le chargea de faire le portrait de plusieurs dames éminentes de la cour dont, en sa qualité de Barbe-bleue, il avait successivement l'âme férue. Lui-même il allait visiter l'artiste dans son atelier, et l'on sait la réponse qu'il fit un jour à un seigneur qui s'étonnait de cette familiarité : « Sachez que de sept manants je puis faire sept lords, mais que de sept lords je ne puis faire un Holbein. »

Après avoir séjourné quelques années en Angleterre, le peintre revint à Bâle, rapportant cette fois une sacoche bien garnie, où les siens purent puiser largement ; puis, alléché par le profit, il retourna dans le



BALE : FONTAINE DE LA POISSONNERIE.

pays brumeux où il avait commencé de s'enrichir. Il y mourut de la peste, en 1554, âgé de cinquante-neuf ans.

IV

De même que Holbein, le peuple de Bâle a de tout temps aimé la bonne chère, le vin, les friandises, et c'étaient, paraît-il, les repas de corps des associations d'artisans bâlois qui autrefois servaient de norme pour mesurer le plus exactement la puissance digestive des estomacs suisses. Parmi les mets locaux surtout en faveur, il convient de citer en première ligne ce succulent saumon

du Rhin, qui, partant, on l'a vu, de la mer du Nord, s'en vient, en avril et en mai, donner tête baissée, par troupes innombrables, dans les filets tendus au seuil de la Suisse. Les excellentes truites de la Birse, apprêtées d'une manière artistique, ne sont pas moins goûtées des Bâlois. Un pain d'épices, en petites tablettes, rehaussé d'un fort assaisonnement d'amandes et d'aromes, agréée aussi fort à ces gastronomes. L'hospitalier Casino d'été, qui se trouve aux portes de la ville, et où bien rarement j'ai eu occasion de m'asseoir en face d'un compatriote, — les Français, je ne sais trop pourquoi, ne séjournent d'ordinaire que peu de temps à Bâle, — est, les jours de fête, le rendez-vous de prédilection des petits bourgeois et des ouvriers, qui s'y vont repaître de toutes sortes de menus produits culinaires, entre lesquels le jambon tient bonne place, et fumer leurs pipes au son de la musique. C'est là principalement que le voyageur venu de pays welche peut se faire une idée de cet antique dialecte alémannique, âpre, rude, fortement accentué, auquel Hebel, dans ses poésies, a su donner une saveur si originale, et dont je préfère singulièrement les sonorités à celles de l'idiome parlé dans le Jura argovien.

Cette population de mangeurs émérites et de calculateurs minutieux n'est point non plus ennemie « d'une folle gaieté ». C'est encore là un des côtés traditionnels du caractère suisse. Déjà, au quinzième siècle, les étrangers qui parcouraient les Cantons étaient frappés de l'animation franche qui régnait dans les fêtes nationales, et notamment dans ces exhibitions carnavalesques, où la danse, la lutte, les défilés grotesques alternaient avec les festins de haute graisse où participaient toutes les classes de citoyens. J'ai dit, à propos de Lucerne, l'épopée comique du bouffon *Fritschi*, et comment un jour les Bâlois, ayant enlevé la fameuse *tête*, ceux de Lucerne s'avisèrent d'aller la chercher en grande pompe, les deux avoyers et tout le conseil ouvrant en personne la marche du cortège.

Aujourd'hui encore, dans cette ville de Bâle, on sait faire trêve en de certains jours à la patriotique fabrication de la filoselle, du ruban, et même du guano artificiel, pour se livrer à une mascarade échevelée. Chaque année, le mercredi des Cendres voit s'entamer le branle d'une immense « folie », accompagnée de « mangeries » à l'avenant, laquelle débute, comme au vieux temps, par des repas de corps, et se termine par un défilé de masques comico-guerrier qui vaut bien la peine qu'on se mette à la fenêtre. Les *tapins* de Bâle, comme on dit, ont naturellement leur place dans le cortège : pour tirer des résonnances d'une peau d'âne, les Bâlois n'ont pas leurs pareils dans la Suisse, ni peut-être ailleurs, et nulle part, à coup sûr, on ne trouverait de tambour-major enlevant plus dextrement son bâton et le recevant d'une paume plus agile. Je me souviens de l'un d'eux, solide gaillard d'une vingtaine d'années, de petite taille, mais trapu au possible, — c'était, je crois, un garçon boucher, — qui exé-



HANS HOLBEIN.

cutait de vraies merveilles en ce genre : des fenêtres, les femmes le couvraient littéralement de fleurs.

En tête de chaque détachement de masques, s'avancent d'ordinaire quatre hommes portant un brancard sur lequel est posée une lanterne transparente où se voient des inscriptions et des dessins caricaturesques relatifs aux actualités du moment. Les fifres jouent la vieille marche suisse, les tambours font entendre un roulement ininterrompu, et, soudain, au coup de sept heures, tout ce vacarme cesse. Il s'agit alors de souper comme il faut; mais, la nappe une fois retirée, les masques se remettent à circuler par bandes ou isolément, tous ces travestis parodiant à qui le mieux tant les infirmités de l'humaine nature que les événements politiques ou religieux de l'année. Quelques-uns, à cheval, ou dans des voitures richement décorées, sont l'objet d'ovations indicibles; la foule les suit, même au pas de course, et Dieu sait de quels cris, de quels rires, de quels claquements de mains, entrecoupés de lazzis de toute sorte, retentissent les échos des vieilles rues bâloises. A la nuit, fourmillent, comme autant de farfadets lumineux, les susdites lanternes transparentes. Des danses, puis de nouveaux festins closent la réjouissance.

V

Bâle n'est qu'une toute petite république, avec une mince bande de territoire, pressée d'un côté par le duché de Bade, qui n'est qu'à une demi-lieue des murs de la ville, de l'autre par la France, qui n'en est qu'à un quart de lieue, et enfin, au sud et à l'est, par les cantons de Berne, de Soleure et d'Argovie.

De la rive du Rhin où elle est assise, deux vallées principales, sillonnées chacune par un chemin de fer, nous ramènent au choix dans cette contrée du Jura que nous n'avons fait jusqu'ici que de longer, et où nous attendent des paysages tout différents de ceux que nous connaissons. L'une est le pays classique que la Birse arrose, et où se trouvent les champs de bataille de Saint-Jacques et de Dornach; l'autre est la vallée de Liestal, qui court, à droite, vers Olten.

Le val de la Birse, ancien territoire des évêques de Bâle, est bien le coin de terre le plus romantique de toute cette région septentrionale de la Suisse. Formé d'une succession de défilés étroits et rocheux qu'interrompent des bassins d'une grâce idyllique, il se déroule le long de la frontière française jusqu'aux sources de la rivière qui le baigne et de là jusque vers le canton de Neuchâtel. Les Romains y avaient leur voie de communication entre *Aventicum*, leur principale cité helvétique, et *Augusta Rauracorum*, un de leurs avant-postes rhénans. Une voie ferrée y passe aujourd'hui, qui, se bifurquant à Delémont, rejoint, d'un côté, Porrentruy et Delle, et, de l'autre, Bienne et la Chaux-de-Fonds.

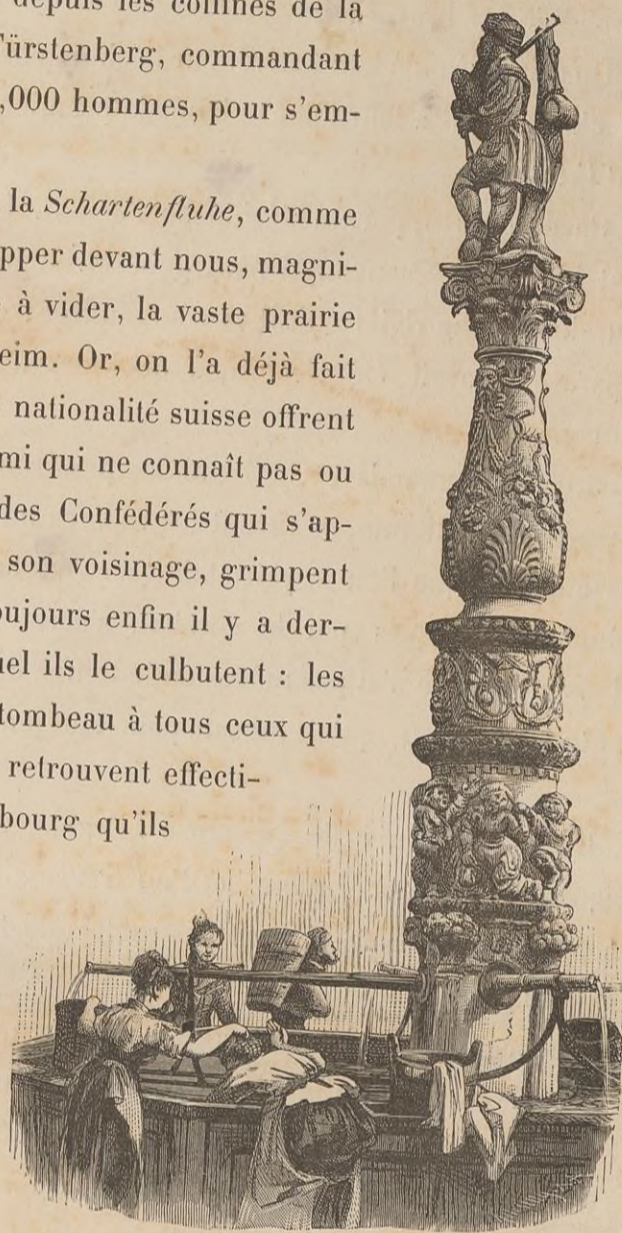
De cette dépression de la chaîne jurassienne, je ne veux examiner pour l'instant que la partie qui dépend du territoire bâlois.

Le chemin de fer, au sortir de la ville, suit d'abord la rive droite de la Birse, puis, franchissant ce cours d'eau en avant de la petite station de Mönchenstein, entre dans le demi-canton de Bâle-Campagne. A gauche est le groupe de maisons de Saint-Jacques, en allemand *Sankt-Jakob*, et le monument commémoratif de la grande bataille dont j'ai, par deux fois, parlé au lecteur. Sur toutes les hauteurs, à partir d'ici, apparaissent des ruines de châteaux, — je crois bien en avoir compté une quinzaine, — antiques sièges de pouvoirs féodaux à jamais abattus. Un d'eux surtout attire l'attention, rien que par le

site qu'il occupe au-dessus de Dornach (ou Dorneck), au nom immortel. C'est autour de ce village que s'est livrée, il y aura tantôt quatre siècles, le 22 juillet 1499, le dernier combat de la liberté helvétique.

Sur la droite, de Dornach à Liestal, s'étend une région ondulée, plantureuse, toute en herbages et en vergers, où niche le petit hameau de Gempen. C'est dans un de ces pâturages assez haut situés, dans le langage du pays, des *Haiden*, que s'étaient postés les Confédérés, pour attendre les forces de Maximilien, échelonnées depuis les collines de la Souabe jusqu'au coude de Bâle. Le comte Henri de Fürstenberg, commandant des troupes autrichiennes, avait passé le fleuve avec 15,000 hommes, pour s'emparer de Dornach, clef des défilés du Jura.

Que si nous montions sur un des rochers crénelés de la *Schartenflue*, comme firent les chefs des *Eidgenossen*, nous verrions se développer devant nous, magnifique champ clos pour deux peuples qui ont querelle à vider, la vaste prairie qui se prolonge jusqu'au charmant village de Harlesheim. Or, on l'a déjà fait remarquer, tous les combats qui ont décidé du sort de la nationalité suisse offrent certains traits de ressemblance : c'est toujours un ennemi qui ne connaît pas ou qui dédaigne les dangers du terrain; ce sont toujours des Confédérés qui s'approchent de lui sans être aperçus, qui se logent dans son voisinage, grimpent le long de quelque hauteur, et tournent sa position; toujours enfin il y a derrière l'adversaire un lac ou un cours d'eau dans lequel ils le culbutent : les belles rivières de l'Helvétie ont régulièrement servi de tombeau à tous ceux qui ont voulu asservir le pays. Toutes ces particularités se retrouvent effectivement à Dornach. Les Impériaux, campés devant le bourg qu'ils assiègent, et n'imaginant aucune raison de se méfier d'une attaque, s'abandonnent à une sécurité périlleuse. Ainsi que les Bourguignons à Grandson, ils croient les Suisses bien loin d'eux, et se livrent à toutes les petites débauches de la soldatesque en goguette : ils mangent, ils chantent, ils boivent. Pendant ce temps, et comme à Grandson, les quelques milliers d'hommes de Berne, de Zurich, de Soleure, partent de Liestal, où ils étaient chargés de défendre l'entrée de l'Argovie, cheminant en silence, à pas de loup, passant sous les bouquets de bois et sous les vergers, pliant le genou dans le chemin creux pour prier, arrivent tout près de l'ennemi, dont ils entendent les éclats de rire et les cris joyeux, sans que ce dernier soupçonne leur présence, fondent sur lui inopinément, tuent le général et une foule des siens. Et ici encore, comme pour compléter la similitude, les Suisses, après le succès de ce premier coup de main, croyant déjà tenir la victoire, se mettent à piller tumultueusement le camp. C'est alors, comme toujours, que l'armée allemande, revenue de sa surprise, se rallie et tombe à son tour sur les pillards avec tout l'avantage du nombre. L'artillerie, la cavalerie écrasent à l'envi les Confédérés, qui cèdent et vont succomber. Quelques-uns même se sont débandés et fuient vers



BALE : FONTAINE DE HOLBEIN.

Handwritten signature or note in the bottom right corner, possibly reading 'W. M. Schell'.

Liestal... Tout à coup les sons du cor se font entendre, et de la forêt voisine s'élançe une troupe fraîche de 1,200 miliciens, sous les ordres de l'avoyer Fehr et du landamman Werner Steiner. Une fois de plus ici, la clause d'assurance mutuelle, qui était au fond tout le *Bund*, reçoit en détail son exécution. Vainement, comme avaient fait, avant le combat de Saint-Jacques, les chanoines neuchâtelois sortis de Bâle, les fuyards suisses que ces bataillons de renfort avaient rencontrés ont-ils voulu les détourner de prendre part à la lutte inégale soutenue par leurs frères : ils n'ont réussi qu'à hâter la marche de ces braves.

On sait déjà qu'à leur arrivée sur le champ de bataille, un prêtre intrépide, l'aumônier Schœnbrunner, qui chevauchait à leur tête, se lança le premier, en criant : « Tenez bon ! ceux de Zoug et de Lucerne sont là ! »

Ce secours opportun décide de l'action. Les Impériaux, déconcertés, fléchissent de nouveau, et c'est bientôt un sauve-qui-peut général. Et ici encore, remarquez-le bien, il y a derrière l'ennemi pourchassé une rivière où il va s'engouffrer ; c'est la Birse, le même cours d'eau qui, un demi-siècle auparavant, avait été témoin, à quelques lieues en aval, de l'épique lutte des Confédérés et des Armagnacs.

3,000 Allemands et 500 Suisses perdirent la vie dans cette journée. Du banquet préparé pour l'armée autrichienne, ce furent les Suisses qui eurent le régal. Le chant de la guerre de Souabe parle des cuisines que l'on voyait établies çà et là des marmites que les valets écumaient, d'un cuisinier même qui, surpris par le combat, s'écria : « Malheur ! malheur ! Je ne ferai plus le dîner du « lansquenet ! Je n'ai pas même eu le temps de hacher mes herbes ! » — « Il n'avait pas fini de parler, ajoute la chanson, qu'on lui sala pour tout jamais son souper. »

L'autre vallée, celle qu'arrose l'Ergolz, va de Bâle à Olten. A 5 kilomètres au-dessus de Saint-Jacques, on passe à Muttentz, et l'on traverse cette belle forêt de Hard, où eut lieu, en 1833, le choc des miliciens de Bâle-Ville et des soldats de Bâle-Campagne. De là, on remonte au sud le cours d'eau susnommé, et en une demi-heure on atteint Liestal. Cette petite bourgade de 4,000 habitants, chef-lieu du demi-canton rural, n'a de remarquable que son église et son Rathhaus où l'on voit, dans la salle du Conseil, la coupe de Charles le Téméraire trouvée sur le champ de bataille de Nancy.

Le gros village de Sissach, situé au confluent de trois vallées, est à 6 ou 7 kilomètres plus loin. La voie ferrée, pénétrant dans un vallon latéral, laisse à droite la tour de Thürnen, puis, s'élevant par une forte courbe sur le flanc de la colline de Sommerau, s'engage bientôt dans le long tunnel de Hauenstein, percé à travers le Jura, pour déboucher sur la rive gauche de l'Aar, à la partie orientale du canton de Soleure.





OLTEN.

CHAPITRE XIV

La ville d'Olten. — Soleure et son histoire. — Le peintre-caricaturiste Disteli *la Moustache*. — Le Weissenstein. — A travers le Jura bernois. — Les rives de la Birse ; Delémont et Porrentruy. — Le val Moutier. — Le rocher de Pierre-Pertuis. — La légende du donjon de Rondchâtel. — Bienna et son lac. — La plaine du Seeland. — Le Chasseral et l'île Saint-Pierre.

I

De longues files de wagons au loin alignées, des machines qui fument, des ateliers sans cesse bruissants, des rails qui grincent, des aiguilleurs vigilants rivés à leur poste, à droite, le long de vastes magasins où se remettent locomotives et voitures, l'Aar torrentueuse qui court et mugit, tout autour une vaste plaine que ferme un cercle de montagnes aux figures fantastiques, dont les cônes tordus se projettent en avant, en arrière, de côté, comme s'ils étaient autant de sentinelles chargées de surveiller ce beau bassin de verdure : vous avez, lecteur, reconnu le paysage ; nous sommes à Olten, le centre principal du réseau des chemins de fer suisses, et la seconde ville du canton de Soleure, en attendant peut-être qu'elle en devienne la première.

Que si, sortant du débarcadère, nous suivons la route bordée d'hôtels qui file le long de la voie ferrée, nous trouvons à droite l'entrée de la petite ville que baigne le cours d'eau issu de l'Oberland dont je vous ai naguère narré l'épopée.

Peu de touristes, hélas ! s'arrêtent à Olten. Aux yeux de la plupart, ce n'est qu'une station, où il faut subir les ennuis de l'attente, et chercher, dans le pêle-mêle des trains qui se croisent et se masquent mutuellement, quel est le wagon qui conduit à Zurich, quel est celui qui se dirige vers Berne, ou vers Aarau, ou vers Soleure, ou vers Neuchâtel.

En quoi, je vous le dis, le voyageur a grand tort. Cette active et industrielle cité de l'Aar est une des plus charmantes villes de Suisse. Elle est propre, elle est élégante, elle est bien bâtie, et son site est

on ne peut plus pittoresque. Je vous recommande notamment un pont couvert d'une toiture en bois, qui est bien le plus ravissant qu'on puisse voir. Des fabriques, je ne vous dirai rien ; ce n'est point détail qui puisse agréer au promeneur en quête de beaux sites ; mais arrêtez-vous du moins un instant à la nouvelle église paroissiale, construite en un fort bon style, et qui possède une Ascension de Disteli, le peintre soleurois dont je vous parlerai ci-après. Visitez aussi, si vous en avez le temps, l'église dite des Capucins : il s'y trouve une belle madone de Deschwanden.

Tout au contraire, le vieux *Solothurn*, — en français, Soleure, — qui se mire également aux flots de l'Aar, est, malgré son titre de chef-lieu, une ville singulièrement triste et inanimée. Si Olten est la cité de l'avenir, Soleure, par son aspect, ne semble représenter que le passé. Il importe pourtant de ne point s'y tromper. Soleure vit, mais à sa façon : elle vit surtout de la vie intellectuelle ; un grand nombre de Soleurois se sont fait un nom dans les arts et les sciences ; d'excellentes écoles et des sociétés de tout genre contribuent de nos jours à maintenir la cité au rang honorable qu'elle a su, de ce chef, conquérir de longue main. Qui dit Soleure, dit la sentinelle avancée du libéralisme en terre helvétique.

Soleure passe pour être, avec Trèves, la ville la plus ancienne de ce côté-ci des Alpes : *In Celtis nihil est Solodoro antiquius unis exceptis Treviris*, dit une inscription de la tour, d'origine burgonde, de la place du marché (*Zeitglockenthurm*, tour de l'Horloge), inscription à laquelle personne, bien entendu, n'est obligé d'accorder absolument foi. S'il fallait même en croire certains antiquaires, l'origine de Soleure remonterait au patriarche Abraham. C'est pourquoi un Soleurois né malin, l'artiste Schwaller, avait imaginé de peindre une vue de la cité, où il montrait sur les remparts Dieu le père en train de créer Adam et Ève, tandis que, d'en bas, les bourgeois de la ville contemplaient curieusement cette opération.

Ce qui paraît certain, c'est que Soleure était déjà, du temps des Romains, un bourg florissant. On assure qu'elle fut une des douze villes détruites par les Helvétiens lors de leur grande émigration pour la Gaule. Le nombre considérable d'inscriptions, de médailles et d'antiquités de toute sorte, retrouvées dans ses environs permet d'affirmer qu'il y a eu là, on ne sait trop à quelle époque, une colonie romaine importante, qui portait, nous le savons, le titre de *Castrum solodureense*.

Au moyen âge, son histoire demeure liée à celle des Bernois ; en 1298, elle leur avait prêté assistance à Dornbühl, et dès 1308 elle conclut avec eux un *bund* perpétuel. Comme Zurich, comme Lucerne, elle eut, au quatorzième siècle, sa *mordnacht*. C'était six années après l'invasion de Coucy, dite *Guerre des Anglais*. Le comte Rodolphe de Kybourg, irrité de voir la décadence de sa maison servir à accroître la richesse et le pouvoir des villes, conçut le projet de s'emparer de la cité impériale de l'Aar inférieure. Il s'entendit, dans cette vue, avec son oncle Éverard, qui était prévôt de la cathédrale Saint-Ours, et avec Am Stein, chanoine de la même église. Tout fut disposé pour le coup de main. Des conjurés avaient garni de toile le battant de la cloche d'alarme. Rien n'avait transpiré, quand, vers minuit (11 novembre 1382), un paysan de Rumisberg, nommé Jean Roth, accourut par des sentiers révéler aux gardes de la porte de l'est (*Eichthor*) les projets meurtriers du Kybourg. Immédiatement, on se met en devoir de sonner le tocsin ; mais la cloche reste muette. On y supplée par des cris de détresse qui retentissent de rue en rue. Les bourgeois, réveillés, prennent les armes et montent aux

remparts. Il n'était que temps; déjà la horde ennemie s'approchait à la faveur des ténèbres. Voyant le coup manqué, elle dut se retirer, et le comte avec elle, tout couvert de honte. On dit qu'il en mourut de dépit dans l'année. Am Stein le chanoine fut arrêté; mais il paraît qu'il ne reçut pas le châtimeut que sa félonie méritait, puisqu'on le retrouve, quelque temps après, curé dans un village du canton. La trahison du chapitre de Saint-Ours, qui avait été tout entier de connivence, fut du moins punie doublement; d'abord, par une inscription commémorative qui fut gravée en lettres d'airain au frontispice de la Collégiale, où on pouvait la voir encore en 1632 (1), puis par la suppression de la riche dîme de Selzach (2), qui fut convertie en une distribution annuelle de blé faite indistinctement à tous les Soleu-



SOLEURE.

rois le jour de la Saint-Martin, anniversaire de la *mordnacht* avortée. Quant au paysan sauveur, il reçut une libérale récompense, et il fut ordonné que chaque premier-né dans sa descendance serait gratifié d'un habit rouge et blanc, c'est-à-dire aux couleurs de la cité. Ce présent d'honneur aux Roth de Rumisberg s'est, paraît-il, conservé jusqu'à nos jours.

II

Nous avons dit le rôle glorieux que Soleure joua au quatorzième et au quinzième siècle dans toutes les luttes des Confédérés, et comment, en 1481, elle se vit adjointe à l'alliance des Cantons. La Réforme,

(1) Sur la prière du nonce, cette inscription a été masquée, à cette époque, par une plaque de cuivre.

(2) L'ancien *Salsæ Aquæ* des Romains, gros village sur la route de Soleure à Bienne.

lorsqu'elle survint, causa dans le pays une perturbation telle, que les magistrats finirent par inviter les communes à se prononcer catégoriquement pour un culte ou pour l'autre : ce qui fut fait, selon la coutume, à la suite de *disputes* solennelles qui, ici, profitèrent au catholicisme, et là à la religion nouvelle. A Soleure même, après la bataille de Cappel, il y eut une réaction très marquée en faveur de la vieille foi. La ville avait fourni un contingent à l'armée protestante. Les cinq cantons catholiques, qui venaient de sortir vainqueurs de la lutte, lui donnèrent le choix ou de leur payer 800 couronnes ou d'abolir l'Évangélisme. Le peuple ayant opté pour l'alternative qui lui coûtait le

moins, les réformés furent contraints de transférer leurs assemblées hors des murs.

Il s'ensuivit dans la ville même un état de malaise et d'inquiétude qui alla tous les jours s'aggravant. Les catholiques, avec lesquels les protestants ne cessaient de négocier, avaient, dit-on, fini par promettre une église à « ceux de la religion » ; mais, le moment venu d'accomplir la promesse, ils s'y refusèrent. A bout de patience, les autres résolurent de revendiquer leur droit par les armes. Ils se retirèrent dans le faubourg situé de l'autre côté de l'Aar, après avoir préalablement coupé le pont.

Les deux partis étaient donc en présence, séparés seulement l'un de l'autre par le fleuve. Les catholiques, maîtres de l'Arsenal, avaient braqué de l'artillerie contre leurs adversaires. Un canon avait même déjà fait feu une fois, sans causer de mal ; il venait d'être rechargé, quand l'avoyer de Soleure, Nicolas



COSTUME SOLEUROIS.

Wengi, se plaça devant la gueule de la pièce, en s'écriant : « Concitoyens, si vous voulez tirer, c'est moi que vous tuerez le premier ! »

Cet acte de résolution apaisa les esprits. La multitude étonnée recula, et il n'y eut pas de sang versé. On raconte néanmoins, de cette journée du 30 octobre 1533, un épisode complémentaire, que je ne transcris ici que sous réserves.

Un réformé, qui était monté sur une barricade, se mit à narguer les catholiques par des gestes et une posture analogues à celle qu'affecta plus tard le bonhomme du Petit-Bâle vis-à-vis de son confrère du Grand-Bâle. L'irrévérence fut poussée si loin, qu'à la fin le grand maître Jean, domestique de l'ambassade de France, s'élança, dit-on, vers un canon, y mit le feu, et abattit net le mauvais plaisant. Comme preuve de l'authenticité de l'anecdote, on vous montre une sculpture de la porte du faubourg

où s'étaient postés les religionnaires : sur l'une des faces, celle qui regarde la ville, est taillée dans la pierre la partie antérieure d'un corps humain, et, sur l'autre, se montre la partie adverse du même corps.

Quant à Wengi, le courageux avoyer, les Soleurois lui ont élevé en 1813, dans un site superbe au-dessus de la cité, une colonne en granit erratique, dite le *Wengistein* (*Pierre de Wengi*), où est inscrite la mention de son acte héroïque.

Un temple protestant existe aujourd'hui à Soleure. Parmi les églises catholiques, je citerai celle des *Professeurs*, jadis des Jésuites, et la cathédrale de Saint-Ours, siège actuel des évêques de Bâle, bâtie au dix-huitième siècle dans le style florentin par l'architecte Pisoni. Cet édifice n'a guère de remarquable, au point de vue artistique, que sa façade décorée de douze colonnes corinthiennes et d'autant de statues, et précédée d'un large escalier de trente-trois marches avec deux fontaines, qui représentent, l'une, Moïse frappant le rocher de sa verge, l'autre Gédéon exprimant la rosée d'une peau de chèvre.

Dans le voisinage est un sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, simple copie de celui d'Italie, fondé par un patricien en 1649, et où on lit cette inscription : « Entrée de la chambre où Marie a

conçu Jésus et où elle a fait cuire de la bouillie pour son précieux fils. » Que si la légende vous étonnait trop par sa précision, je vous rappellerai qu'il y a au flanc du Pilate, au-dessus d'une sombre forêt de sapins, une petite église, celle de *Hergottswald*, lieu de pèlerinage des plus fréquentés, où l'on fait voir la casserole même où Marie prépara la première bouillie. La casserole aujourd'hui guérit les maux d'yeux.

Le plus ancien édifice de Soleure, j'ai déjà eu occasion de le dire, est probablement la tour de l'Horloge. C'est une grosse construction carrée, haute de 26 mètres, sans fenêtres, et qui est pourvue à l'extérieur d'un mécanisme avec figures mobiles analogue à celui que l'on voit à Berne au bout de la *Kramgasse*.

Beaucoup plus curieux est l'Arsenal (*Zeughaus*), monument du début du dix-septième siècle, qui renferme une collection inimaginable de vieilles armures, de hallebardes, de piques, d'étendards,



VIEILLE PORTE A SOLEURE.

trophées des combats livrés à l'Autriche et à la Bourgogne. On y remarque, aux étages supérieurs, entre autres curiosités, un automate qui, placé en sentinelle, saisit son arme et tourne la tête au moment où l'on ouvre la porte. Il y a aussi un groupe fort bien fait, en figures de grandeur naturelle, qui représente la réconciliation des Confédérés à la diète de Stanz (1). L'œuvre a été exécutée d'après un dessin de Disteli.

III

J'ai promis de dire quelques mots au lecteur de cet artiste soleurois, *Disteli la Moustache*, comme l'appelaient les paysans du canton.



MARCHANDS DE LAIT A SOLEURE.

Né en 1802 à Olten, il étudia successivement aux gymnases de Soleure, de Lucerne, de Fribourg en Brisgau, et en 1820 il se rendit à l'université d'Iéna. C'est là que sa verve de caricaturiste commença de se donner librement carrière. Non content d'exercer son malin crayon aux dépens de ses condisciples, il s'attaqua aux maîtres eux-mêmes. On raconte qu'un matin on trouva la grande planche noire où s'affichaient les placards universitaires maculée d'une façon des plus scandaleuses. Disteli y avait tracé les portraits étonnamment ressemblants de deux professeurs, s'efforçant d'attraper, l'un une croix, l'autre un sac d'écus. Le coupable, qu'on n'eut pas à chercher longtemps, fut d'abord mis aux arrêts. Toutefois, les deux professeurs ayant déclaré en présence de l'électeur Charles-Auguste qu'ils ne se reconnaissaient pas dans ces charges, on donna ordre de le relâcher. Mais, à peine Disteli était-il sorti du *carcer*,

que le chef des bedeaux s'en vint, avec des airs d'épouvante, annoncer que la cellule tout fraîchement recrépie, où le délinquant avait été enfermé, n'offrait plus, du haut en bas, qu'un spectacle effroyable. Les murs entiers en avaient été barbouillés d'images qu'on ne pouvait contempler sans frémir. Un encrier avait servi de palette à l'artiste ; pour pinceau, il avait pris une barbe de plume, et, avec un canif, il avait gratté le badigeon, pour produire les « clairs ».

Les autorités se rendirent au *carcer* : le scandale y était en effet au comble. Tout un côté de la muraille était rempli par un tableau de grande dimension, intitulé *l'Enlèvement des Sabines*. De vénérables professeurs y figuraient en promiscuité avec les filles les plus en renom des brasseries d'Iéna.

(1) Voyez au tome I^{er}, chapitre xi.

du président de Brosses, puis un peu plus tard, par celles d'un autre magistrat, Mercier Dupaty. Arthur Young, d'autre part, publiait en Angleterre le récit de ses pérégrinations en Italie, tandis qu'en Allemagne un amant passionné de l'archéologie et des beaux-arts, Jean Joachim Winckelmann, prêchait le retour aux formes et aux goûts antiques, et mourait même à la peine, assassiné à Trieste, également pour l'amour de l'art, par l'Italien Archangeli. A quelques années de là, Goethe, « le grand païen », comme le surnommèrent ses compatriotes, écrivait à son tour son fameux *Voyage en Italie*.

L'horizon des voyageurs s'était cependant singulièrement élargi. L'art ou l'étude avait été surtout l'objectif des premiers touristes ; la nature ne leur offrait guère d'attrait par elle-même, ou, du moins ils ne la goûtaient qu'accessoirement, comme un appendice, et dans le voisinage des lieux où ils s'arrêtaient pour admirer les œuvres humaines. Après que Rousseau principalement, du fond de sa solitude des *Charmettes*, eut rouvert une source nouvelle de poésie descriptive, les choses changèrent ; on découvrit et l'on sentit des beautés pittoresques autres qu'une muraille décorée à fresque, un pilastre sculpté ou une corniche brodée au ciseau. La nature devint, en Italie comme ailleurs, l'auxiliaire et l'encadrement de l'art. Que dis-je ? on ne se contenta plus des splendides jardins, enrichis de plantes tropicales et transatlantiques, qui y forment l'entourage des villas et des palais ; on fouilla les campagnes profondes et solitaires, en quête d'aspects nouveaux, de sites inconnus ; on commença dès lors à dépasser Naples, à pousser jusque dans la Calabre, l'Apulie, la Sicile ; la joie, l'orgueil des paysagistes fut de déployer leur parapluie dans des lieux où nul voyageur n'avait pénétré avant eux.

On viola par exemple, — et c'est tout dire, — le redouté mystère de la *Grotte d'azur* de Capri. L'heureuse curiosité des touristes mit en déroute les vieilles légendes qui avaient jusques alors défendu l'accès de cette merveilleuse caverne. C'était, disait-on, un lieu maudit, tapissé d'ossements, dont l'entrée changeait sept fois par jour, et d'où sortaient des monstres hideux. On y entendait la nuit des chants de sirènes mêlés à des gémissements humains. On spécifiait qu'un pêcheur, ayant blessé de son harpon un homme marin qui lui était apparu sous la forme d'un gros poisson, avait été effroyablement desséché et que son cadavre ressemblait à ces racines qu'on voit en bocal chez les apothicaires. Aujourd'hui la fameuse grotte est visitée par tous ceux qui tiennent à connaître en détail le golfe de Naples, et chacun sait que les feux diaboliques qui épouvantèrent tant d'ignorants étaient tout simplement le reflet des eaux céruléées de cet antre sur la paroi des rochers.

Que d'autres superstitions les chemins de fer ont dissipées et dissiperont au profit de la science ! Leur rôle, quoi qu'en disent ceux qui portent en tout et à travers tout le deuil morose du passé, n'est point de tuer la poésie, c'est de la mettre à la portée du plus grand nombre. Et n'est-ce pas, après tout, une des fins de la civilisation, qu'on puisse parcourir le monde à son aise, sans se désheurer en quelque sorte, et qu'on ait la faculté de choisir sur une terre lointaine tel ou tel but de prédilection, selon le temps et l'argent dont on dispose ?

Ce nouveau Tour de l'Italie n'est ni un itinéraire ni un guide, — les deux manuels de M. Du Pays satisfont amplement les plus difficiles parmi les touristes ; — ce n'est pas non plus une étude spéciale, un aperçu de géographie, d'histoire ou d'esthétique : c'est proprement un livre pittoresque, où l'écrivain (comme l'artiste) procède à grands coups de crayon ; où l'on touche à tout sans épuiser rien ; où l'on va vite pour aller partout ; où l'on use volontiers de toute les facilités de la locomotion moderne, en mettant à profit le dernier mot des investigations les plus récentes. Dans son cadre forcément restreint, cet ouvrage servira, si l'on veut, de préparation à ceux qui n'ont pas encore fait le voyage d'Italie, de memento à ceux qui l'ont déjà fait.

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.